BULLETIN DE LA SOCIETE LANGUEDOCIENNE DE GEOGRAPHIE
Tome 18, fascicule 3-4 — Montpellier, 1984

ATTITUDE DES POPULATIONS

Edmond BERNUS*

Les attitudes des populations pendant les périodes de déficit pluviométrique sont révélatrices de leurs capacités à maîtriser leur espace pastoral et à gérer leur patrimoine en pâturages et en eau. Les techniques traditionnelles témoignent de cette maîtrise acquise au cours des âges. Pour simplifier, on peut tenter de rapidement décrire les méthodes les plus couramment utilisées par les éleveurs dans la gestion des parcours ; dans un second temps on essayera de voir comment ces techniques s'adaptent, se modifient au cours des crises climatiques et dans quelle mesure les éleveurs ont la possibilité de surmonter ces périodes de sécheresse qui ont toujours existé dans cette zone aux équilibres instables.

1 — TACTIQUES TRADITIONNELLES

Les éleveurs sahéliens utilisent traditionnellement au cours de leur cycle annuel, les ressources fourragères et hydrauliques de zones complémentaires, grâce à un déplacement pendulaire lié au balancement des saisons. Cet aspect a souvent été évoqué et nous ne ferons qu'un bref rappel de cette exploitation de l'espace sahélien.

En saison des pluies, s'organise un mouvement général convergent des éleveurs vers les zones présahariennes à partir des puits et des vallées fréquentés pendant neuf à dix mois de saison sèche. Si le point de départ varie, le point d'arrivée se trouve localisé dans certaines zones : pour les Touaregs par exemple ce sont les plaines entourant les massifs de l'Aïr ou de l'Adrar des Ifoghas où se trouvent des eaux minéralisées (sources, puits), des terres salées et des pâturages herbacés à haut rendement, mais souvent éphémères. Cette migration estivale, appelée «cure salée» par les colonisateurs,désigne ce déplacement global des hommes et des troupeaux à l'époque où les pâturages sont

* Chercheur ORSTOM

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 19.307
Cote : B
19 DEC. 1985

verts, où les herbes ne portent pas encore de graines épineuses qui gênent la marche, où les mares dispensent du travail d'exhaure, où le lait abonde. C'est l'époque de la liberté des mouvances heureuses, des rencontres et des fêtes.

Les pluies finies, les éleveurs regagnent leurs terrains de saison sèche : les troupeaux alors sont conduits séparément sur des pâturages différents convenant à chacun d'eux (moutons, vaches ou chamelles) sous la conduite de bergers, en profitant des mares encore en eau. Les troupeaux se regroupent ensuite autour des principaux points d'eau permanents, puits ou forages.

Les éleveurs exploitent ainsi successivement les éléments éphémères et permanents de leur écosystème, en passant des mares, puisards et pâturages herbacés annuels, aux puits profonds, forages et pâturages arborés. Lorsque les premières pluies surviennent, les éleveurs amorcent des mouvements parfois désordonnés et ce n'est que lorsqu'une série régulière de pluie a permis à la végétation de se reconstituer, que le mouvement général s'amorce vers les terres salées.

Cette organisation se réalisait dans le cadre de chefferies qui exerçaient un contrôle sur un territoire donné et dont le responsable politique (**amenokal** chez les Touaregs) assurait la protection des hommes et des troupeaux.

Cette exploitation idéale de l'espace était contrariée par la guerre : elle était d'autant mieux assurée qu'une chefferie puissante pouvait assurer la sécurité des déplacements. Mais personne n'était à l'abri d'un rezzou, possible en toute saison, puisque les nomades ne connaissaient pas la trêve tacite des agriculteurs en période culturale : cela obligeait souvent à des rassemblements, à des regroupements pendant la migration estivale de la cure salée. Mais ces concentrations, qui auraient pu nuire à l'exploitation harmonieuse du milieu, ne concernaient alors que des effectifs relativement faibles.

Les éleveurs cherchaient à faire croître l'effectif de leurs troupeaux au-delà de leurs besoins immédiats. Ils savaient que dans un contexte d'insécurité permanent (sécheresses, épizooties, guerres) leurs chances de sauver quelques animaux étaient supérieures avec un troupeau important. Ils conservaient souvent de vieilles femelles mieux immunisées contre les épizooties et capables de constituer l'amorce d'un renouveau. Ils répartissaient les effectifs entre de nombreux bergers, gestionnaires des troupeaux, pour que toutes les richesses ne soient pas dans un même lieu. Enfin des prêts d'animaux permettaient de partager les richesses et de compenser les inégalités.

2 — NOUVELLES ATTITUDES EN FACE DES INTERVENTIONS EXTÉRIEURES

Ce type théorique d'exploitation de l'espace, qui représente très grossièrement celui des Touaregs sahéliens, est encore observé dans ses grandes lignes. Il faut noter cependant de nombreux correctifs et aménagements en raison de l'évolution générale de la zone soudano-sahélienne et des politiques menées par les services d'élevage spécialisés depuis le début de la colonisation.

L'insécurité, relative aux guerres et aux attaques surprises, a disparu et a permis depuis les années 1920 une dispersion en saison des pluies des éleveurs et de leurs troupeaux, délivrés du souci d'une défense commune. La protection des guerriers et des chefs traditionnels a été plus ou moins remplacée par celle des autorités administratives.

La zone d'élevage nomade a vu augmenter ses effectifs en hommes et en troupeaux, à la fois par un accroissement naturel des populations *in situ* et par un apport d'éleveurs venus de l'extérieur. Les effets de la médecine et des campagnes de vaccination ont supprimé certaines épidémies et surtout des épizooties telle la peste bovine, qui détruisait régulièrement d'immenses troupeaux. La réduction des espaces disponibles en zone agricole, par le croît démographique de la population, par l'introduction de cultures commerciales (coton, arachides), a provoqué une diminution importante des jachères et la suppression de parcours pour bien des éleveurs : de ce fait, de nombreux Peuls sont venus surcharger la zone pastorale nomade des Maures et des Touaregs, en profitant de la création de nouveaux points d'eau (puits profonds, forages, stations de pompage) ouvrages à fort débit, ouverts à tout le monde : les chefs traditionnels ont dès lors perdu le contrôle de leur territoire. Désormais, chaque campement exploite à son profit, l'espace qu'il a choisi : des régions nouvelles sont accessibles grâce au forage de points d'eau, mais des concentrations très importantes se forment en saison sèche autour des ouvrages hydrauliques à forte capacité. On assiste donc à une nouvelle occupation de l'espace, où le contrôle traditionnel affaibli ne s'exerce plus guère et n'est pas pour autant remplacé par un contrôle administratif ; chacun essaye d'augmenter son capital-bétail, soit en allant creuser un puits loin des grandes concentrations, soit, s'il manque de main d'oeuvre, en utilisant une partie de l'année les stations de pompage, qui dispensent des tâches d'exhaure. Sans doute conscients d'une sécurité encore mal assurée, les éleveurs ont cherché comme par le passé à grossir leurs effectifs : si la guerre n'est plus possible, et si les vols individuels remplacent les rezzous organisés, si les techniques sont capables de maîtriser les épizooties et de multiplier les ressources hydrauliques, les pluies et les pâturages restent encore soumis à des variations incontrôlables.

3 — LES RÉPONSES AUX CRISES

Les crises n'ont pas épargné la zone sahélienne au cours des siècles derniers : de nombreuses sécheresses sont attestées et celle de 1913 apparaît comme plus intense que celle de 1969-1973. Devant la sécheresse, qui se traduit avant tout par une baisse brutale des ressources fourragères dans une région donnée, l'attitude la plus fréquente est la fuite. Les calendriers historiques donnent à chaque année le nom d'un évènement marquant. C'est souvent celui d'un puits ou d'une région lointaine où le groupe a dû migrer à la recherche de pâturages meilleurs. Le Père de Foucauld, dans son célèbre dictionnaire (1951-52, III, 1544) donne le calendrier des Kel Ahaggar : 1898 est définie comme «l'année qui a fait accroupir l'Ahaggar dans l'Adrar (des Ifoghas)», 1899

comme «l'année en laquelle les Kel Ahaggar allèrent dans l'Ahnet», et 1900 comme «l'année dans laquelle ils allèrent dans l'Ajjer». Au cours de ces trois années, la sécheresse locale obligea les Kel Ahaggar à trouver successivement des pâtures plus propices vers le sud-ouest, le nord-ouest et le nord-est. En 1913-14 les Kel Aïr connurent «l'année de Mayatta», en référence à un puits où ils durent se rendre, 500 km au sud de leurs parcours habituels.

Les populations qui restent sur place tentent d'utiliser toutes les ressources végétales disponibles : mais le déficit pluviométrique est préjudiciable aux pâturages ainsi qu'aux produits de cueillette consommés régulièrement. En ce qui concerne l'exploitation des «graines sauvages», pseudo céréales d'appoint habituellement utilisées, on se reporte sur les espèces herbacées les plus résistantes, à cycle court, tels *Tribulus terrestris* ou *Cenchrus biflorus*. On creuse les fourmilières pour recueillir les graines amassées par les insectes. On cueille les feuilles de certains arbres toujours verts, tel *Maerua crassifolia*, ou celles du gui (*Loranthus globiferus*) dédaignées habituellement.

La sécheresse de 1969-73 a surpris une zone sahélienne en plein essor, surchargée de troupeaux après les campagnes de vaccination, l'accroissement des ressources hydrauliques et une série d'années de pluviométrie favorable. Les attitudes des éleveurs ont pu varier d'une région à l'autre ou à l'intérieur d'une même région en fonction des conditions locales ou des traditions propres à chaque ethnie.

Dans la région de Kidal, au Mali, les Touaregs déjà affaiblis par des affrontements avec les autorités du pays, perdirent vite l'essentiel de leurs troupeaux et migrèrent en masse vers le nord (Algérie) et vers le sud (Niamey) : c'est au quartier du Lazaret, qu'ils formèrent, dans la capitale du Niger, un camp de déshérités, réduits aux petits métiers urbains et à la mendicité et nourris par l'aide internationale.

Au Niger, dans les arrondissements septentrionaux (Agadez, Tchin Tabaraden) des comportements différents se manifestèrent. Les Peuls nomades amorcèrent dès 1970 un mouvement vers le sud, alors que les Touaregs se refusèrent en majorité à quitter leurs parcours traditionnels et que les Arabes surent vendre à temps leurs troupeaux de bovins menacés. Les Peuls confirmèrent leur mobilité due à une faible intégration dans la région, à un bétail mobile et adaptable à la zone soudanienne ; les Touaregs prouvèrent un attachement profond à leur région, un enracinement réel, et leur participation à une société hiérarchisée dont chaque pièce fait partie d'un tout : de plus, leur élevage varié comportait des éléments (camelins) peu adaptés aux zones méridionales ; les Arabes, qui font partie de l'ensemble politique touareg, n'hésitèrent pas à vendre leurs troupeaux avant qu'il ne soit trop tard, ouvrirent des boutiques dans les principales villes et mirent à profit leurs aptitudes commerciales.

Parmi les éleveurs restés sur place, certains tentèrent une expérience agricole, en mettant en cultures des parcelles aux alentours des forages ou à proximité des mares, en utilisant les grains des distributions. Ces tentatives, souvent éphémères, témoignaient cependant du désir de ne pas aller rejoindre les «éprouvés» près des villes, et de tenter de survivre sur place. Ceux qui possédaient plusieurs types de bétail ne perdirent pas tout, car les chamelles et

les chèvres résistèrent mieux que les vaches et les brebis.

La sécheresse révèla la résistance variable à l'épreuve des éleveurs et la possibilité de réponses diverses.

*

* *

Depuis la sécheresse de 1969-73, les politiques nationales et internationales prennent en compte les problèmes d'environnement, et les projets prévoient tous «une gestion des parcours» destinée à éviter les surcharges mettant en péril le couvert végétal. On utilise certaines pratiques traditionnelles, comme les points d'eau temporaires, qui évitent les rassemblements permanents. La sécheresse récente a montré que les attitudes des éleveurs devaient être utilisées et adaptées.

RÉFÉRENCES

FOUCAULD Ch. de, 1951-52. — *Dictionnaire Touareg français*, 4 vol., Paris. Imp. Nationale.

GALLAIS J., (sous la direction de), 1977. — *Stratégies pastorales et agricoles des sahéliens durant la sécheresse 1969-1974.* CNRS CEGET. Trav. et Doc. de Géographie Tropicale n°30. Bordeaux.

DISCUSSION

Ph. CHAMARD. — Dans votre intervention vous n'avez jamais utilisé le terme «stratégie», terme très à la mode dans la littérature récente. Pourquoi ?

E. BERNUS. — C'est volontairement que je parle de «tactique» et non de «stratégie», car ce terme évoque pour moi le général en chef qui dirige ses troupes devant la carte d'État Major. L'éleveur n'a pas une vue d'ensemble des troupeaux de sa région : ce n'est qu'une tactique concernant ses propres troupeaux.

M. BONNEFOND. — La stratégie est à long terme (objectifs poursuivis...). Les tactiques sont à court terme et visent à adopter les stratégies en fonction des circonstances.

M. VEBER. — Dans le département d'Agadez il y a actuellement développement de nombreux projets dans les mares, les bas-fonds, oasis, puits, etc. que financent en général des ONG (Organisations non gouvernementales). Les anciens projets de fixation des éleveurs avaient-ils ensuite échoué selon l'auteur ?

E. BERNUS. — Je ne parle ici que des périmètres irrigués réalisés pour les nomades à l'ouest d'Agadez (barrage de Tigerwit, Tegviddan Adrar). Des travaux considérables entrepris par les autorités avec l'armée ne laissent aujourd'hui aucune trace. Tous les nomades rassemblés pour ces travaux sont répartis.

A. BEAUVILAIN. — Le prêt de bétail profite à la fois à l'emprunteur mais aussi au prêteur en disséminant son cheptel dans plusieurs troupeaux. C'est une garantie à la fois face aux épizooties et face aux grandes différences dans la venue des pâturages. Elle correspond à notre expression : «ne pas mettre tous ses oeufs dans le même panier». D'autre part, au niveau des «tactiques» il y a eu celle des Bororo d'acquérir des vaches touareg (azwack) plus productives en lait que leurs propres animaux ; «tactique» traditionnelle plus développée momentanément. On peut noter que les réponses à des agressions sur le cheptel peuvent entraîner des reconversions définitives : exemples des Peuls moutonniers (avec de très gros troupeaux aujourd'hui) à la suite d'une épizootie bovine au siècle dernier.

G. BOUDET. — Problèmes de la reconstitution du cheptel sahélien. La taille des troupeaux bovins est-elle identique à celle des troupeaux avant la sécheresse ?

E. BERNUS. — Les bovins qui ont été les plus atteints ne sont pas encore revenus à leur effectif d'avant la sécheresse alors que le petit bétail et les camelins sont revenus au même niveau.

M. LISSARE. — Au Niger, en 1980, le cheptel «petits ruminants» serait reconstitué à 100 % ou même plus, le «bovins» serait reconstitué à 80 %.

E. BERNUS. — C'est fort possible. Peut-être un peu moins de 80 % pour les bovins.

H. BARRAL. — Demande si le coefficient avancé de cheptel bovin reconstitué à 80 % depuis la sécheresse concernait le Niger ou la totalité de la zone sahélienne ; la réponse est, le Niger, uniquement.

Ch. TOUPET. — Un exemple assez rare d'une tribu mauritanienne (les Tadjakant) qui en 1973 dès l'approche de la sécheresse a vendu une grande partie de son troupeau et a pu ainsi mieux faire face à la sécheresse.

E. BERNUS. — Au Niger des tribus nomades arabophones (Deremshaka) ont vendu des troupeaux au début de la sécheresse pour faire du commerce et construire des boutiques.

Ch. TOUPET. — Met en garde également contre les termes de stratégie, tactique ou même réponse, des sociétés pastorale à la crise climatique. La sécheresse fait partie du vécu quotidien des populations sahéliennes, et celles-ci ne prennent conscience de la situation de crise que lorsque leur position devient par trop insupportable. Mais en général elles ont préalablement suivi l'herbe.

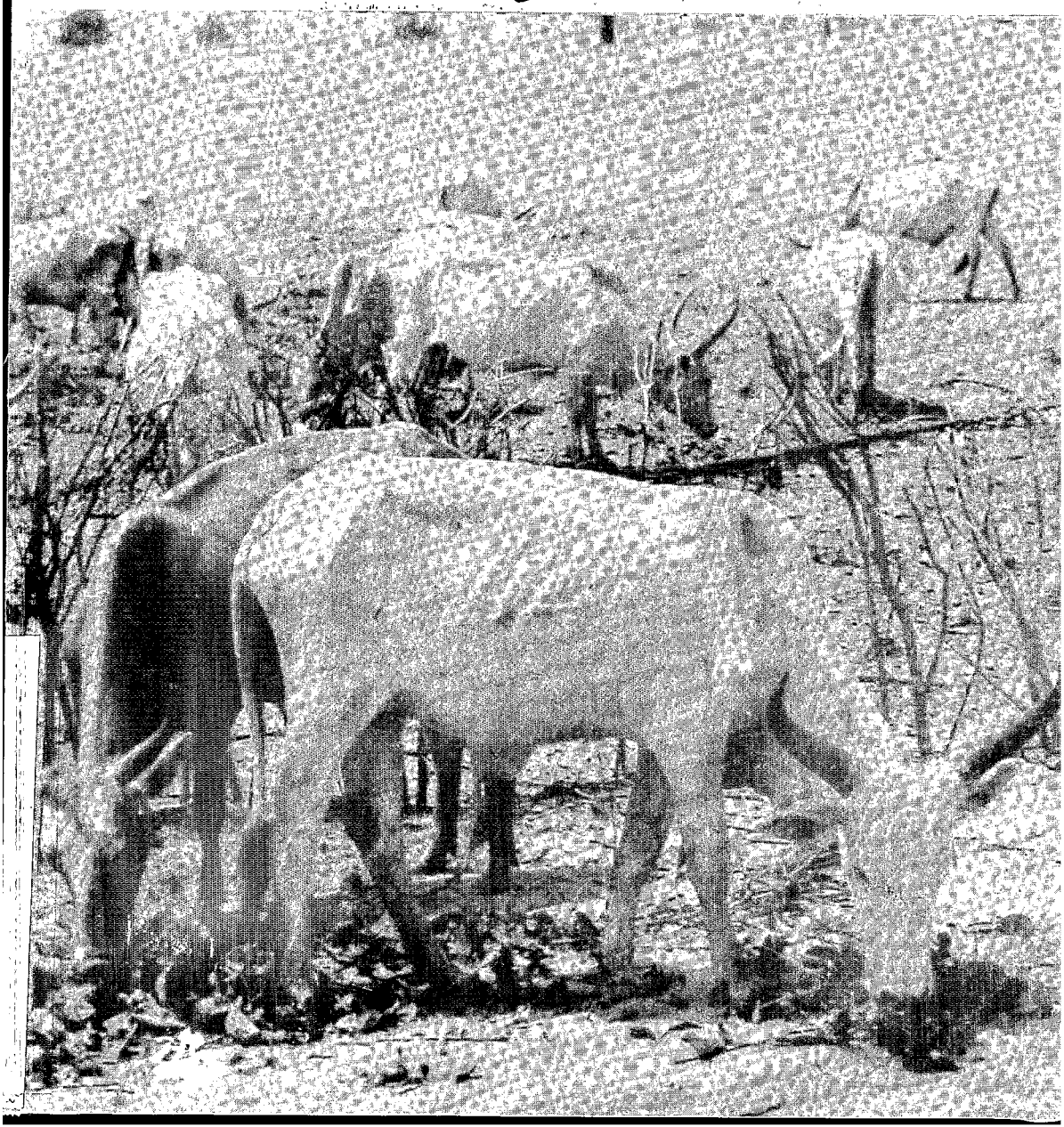
N. SCHNETZLER. — Des groupes plus ou moins nomades ont su garder la mémoire de faits anciens et sont de ce fait aptes à répondre au plus vite à des situations qui peuvent paraître nouvelles mais que des ancêtres ont pu connaître. De ce fait, dans la steppe algérienne, des nomades ou des semi-nomades ont plusieurs dizaines de cheminements possibles si nécessaire.

Melle IMBS. — Quelles ont été, en milieu musulman, les interprétations et actions à caractère religieux face à la sécheresse 72-73 ?

E. BERNUS. — Il faudrait étudier les pratiques différentes des Touareg (tous musulmans) et des Peul Wodaabe païens. Les premiers effectuent des prières publiques, les seconds pratiquent des sacrifices.

Bulletin de la Société Languedocienne
De
Géographie

107ème année Numéro 3-4 Juillet-Décembre 1984

LA SÉCHERESSE AU SAHEL

B 19305 → 1930